

Aurore Evain, Perry Gethner, Henriette Goldwyn (dir.), *Théâtre de femmes de l'Ancien Régime. XVI^e siècle, Marguerite de Navarre* (éd. Nancy Erickson Bouzrara et Catherine Masson avec la collaboration d'Aurore Evain) ; *Louise Labé* (éd. Eliane Viennot) ; *Catherine Des Roches* (éd. Eliane Viennot), « La cité des dames », n° 5, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2006. Un vol.

Avec le *Théâtre de femmes de l'Ancien Régime. XVI^e siècle*, c'est une œuvre de réhabilitation qui est entreprise. Ce projet est clairement annoncé par Aurore Evain dans une introduction qui entend corriger les erreurs de perspective de l'histoire littéraire. Les « autrices » de ce volume reprennent la tentative avortée de Louis-Philippe Billardon de Sauvigny (1736-1812) qui ne put publier un second tome de son *Théâtre des femmes* où l'on aurait lu des « notices de toutes les Femmes Françoises qui ont fait des Pièces de Théâtre ; l'analyse de leurs meilleures Tragédies, Comédies, etc. et leurs plus jolies productions en Vers ». Critiques de jadis et de naguère (Béatrice Didier, Michel Corvin) n'auraient fait qu'écrire sur le théâtre depuis la « place forte masculine », allant pour certains jusqu'à affirmer « le caractère “contre nature” de l'écriture théâtrale féminine » (p. 11). Un hommage est justement rendu, parmi les assaillants de cette place forte, aux travaux que H. C. Carrington a consacrés au théâtre du XVII^e siècle, ainsi qu'à ceux de C. Beach, de D. Trott, et de P. Gethner. Le « rapport de sexes et leur construction » (p. 14) aurait ainsi commencé à être mieux appréhendé. Cette introduction fait une mise au point sur le théâtre du XVI^e siècle. On regrette simplement que, dans ce panorama, les lieux théâtraux que sont les collèges et les palais, aient été oubliés : « D'abord subventionné par les municipalités, qui en firent à la fin du Moyen Âge l'occasion de grandes fêtes collectives distillant les valeurs de leurs élites, il [le théâtre] fut ensuite soutenu par l'Etat, qui chercha à faire de même aux siècles dits “classiques” » (p. 10). C'est faire l'impasse sur le théâtre des Jodelle, Garnier et autres Filleul, des hommes il est vrai.

Marguerite de Navarre est présentée par Nancy Erickson et Catherine Masson comme une princesse qui ouvre la voie aux femmes dramaturges dans un contexte plein d'effervescence. Elle a été la première à faire imprimer ses pièces et, probablement, la première à en écrire (entre 1530 et 1540). On trouve, reproduites, dans un texte modernisé, deux pièces « bibliques » (sur quatre) : *La Nativité* (avant 1547), *Le Désert* (avant 1547), et les sept pièces « non bibliques » : *L'Inquisiteur* (c. 1535), *Le Malade* (c. 1536 ?), *Trop, Prou, Peu, Moins* (avant 1547), *Les Quatre femmes* (1542 ?), *Les Parfaits amants* (1549 ?), *Mont de Marsan* (1548). Pour chacune d'entre elles, la date de la première édition est rappelée, suivie des références des éditions modernes (les *Comédies bibliques* procurées par Barbara Marczuk pour les unes et par Verdun-Louis Saulnier, Olivier Millet et Geneviève Hasenor pour les autres).

La notice d'Éliane Viénot concernant Louise Labé met en avant, à juste titre, son féminisme. Elle s'inscrit en faux contre l'attribution par Mireille Huchon des écrits de « la belle Cordière » à quelques-uns des poètes de son entourage. Mais il est contestable de faire figurer le *Débat de Folie* dans une anthologie de textes théâtraux, même si les *Euvres* « ont suscité l'admiration constante des gens de théâtre », même si ce *Débat* a été publié (en 1578) avec les pièces des dames Des Roches et même si Louise Labé « appelle [...] à l'avènement d'un nouveau théâtre, par les allusions à l'histoire des genres dramatiques dont elle parsème son texte ». Le *Débat* n'appartient pas exactement au genre dramatique, il se situe, comme tout dialogue, « entre le théâtre et le traité » (Eva Kushner).

Ce choix de faire glisser le dialogue vers le théâtre se retrouve avec Catherine Des Roches. En effet, *Placide et Sévère* et *Iris et Pasithée* (1581-1582) suivent la tragi-comédie *Tobie* et la pastorale *Bergerie*. Cette « récupération » s'explique par des choix idéologiques. Devant la pénurie de dramaturges femmes, il fallait trouver des textes pour montrer que « la cité des dames » est importante dès le XVI^e siècle. Mais si, par exemple, *Placide et Sévère* offre des dialogues savoureux sur les femmes savantes, il ne comporte aucune péripétie,

aucun dénouement. Il est donc artificiel de considérer qu'avec le dialogue qui suit, *Iris et Pasithée*, nous sommes en présence d'« une petite pièce qui pourrait s'appeler : *Iris et Pasithée, ou comment le vertu vient aux filles* », même si le second dialogue fait allusion à des amours contrariées.

Un appareil de notes éclaire le texte. On eût aimé quelques précisions, page 529 sur Proba, connue de quelques spécialistes. Un glossaire auquel renvoient des astérisques placés dans le texte est placé en fin de volume, après de brefs compléments bibliographiques.

S'ils n'appartiennent pas tous au théâtre, les textes réunis intéresseront ceux qui se penchent sur les « autrices » de la Renaissance.

Jean-Claude TERNAUX